

Schaubühne Berlin

Un ennemi du peuple

de Henrik Ibsen

Mise en scène Thomas Ostermeier

Après le succès au dernier Festival d'Avignon
cinq représentations exceptionnelles

Grand théâtre, salle Roger-Planchon
29 janvier – 2 février 2013

Spectacle en allemand surtitré en français



Contact presse

Djamila Badache

04 78 03 30 12 / d.badache@tnp-villeurbanne.com

TNP – Villeurbanne, 8 place Lazare-Goujon
69627 Villeurbanne cedex, tél. 04 78 03 30 00
www.tnp-villeurbanne.com



Un ennemi du peuple

de Henrik Ibsen

mise en scène Thomas Ostermeier

Avec :

Stefan Stern Thomas Stockmann, médecin

Ingo Hülsmann Peter Stockmann, maire de la ville et frère du médecin

Eva Meckbach Madame Stockmann, femme du médecin

Christoph Gawenda Hovstad, rédacteur en chef du journal

David Ruland Aslaksen, imprimeur

Moritz Gottwald Billing, collaborateur du journal

Thomas Bading Morten Kill, tanneur

Adaptation et dramaturgie **Florian Borchmeyer**

scénographie **Jan Pappelbaum**

costumes **Nina Wetzel**

musique **Malte Beckenbach**

lumière **Erich Schneider**

dessins **Katharina Ziemke**

Production **Schaubühne am Lehniner Platz**

Durée : 2 h 30

Le spectacle a été créé au Festival d'Avignon le 18 juillet 2012

L'histoire

Le docteur Stockmann, médecin dans une station thermale, découvre que les sources des eaux potables et des bains sont contaminées par des microorganismes dangereux pour la santé.

La raison: une pollution par des eaux usées qui viennent de l'industrie. Dans l'intérêt de la population, Stockmann voudrait publier l'analyse dans la presse et incite la municipalité de réarranger les conduites d'eaux. Sa proposition récolte un assentiment général des citoyens influents et des journalistes locaux qui lui assurent leur soutien.

Son frère Peter, le maire de la ville, lui oppose néanmoins des lourds doutes: l'annonce de cette information menacera la prospérité économique de la station thermale, les réparations auront des coûts très élevés pour la communauté. Soudain, le soutien à Stockmann commence à se fissurer parmi les décideurs de la ville. On sème des doutes concernant son intention et essaye de dissimuler l'annonce des eaux contaminées.

Stockmann tient à ce que l'affaire soit élucidée et voudrait prendre la parole en public. Dans un discours décisif il compte forcer la ville à le suivre. Il accepte la rupture définitive avec son frère et le risque de son entière exclusion personnelle. Depuis longtemps les eaux polluées des bains ne sont plus dans sa ligne de mire: son but maintenant est la société comme ensemble.

Le drame de Ibsen se tient sur l'étroite crête entre élucidation et fanatisme. Il tourne autour de la chance de la vérité dans une société régit par l'économie et autour du conflit de deux frères différents.

La question de la démocratie

« Je suis un peu hésitant sur la question de savoir si je dois l'appeler comédie ou drame », écrit Ibsen en novembre 1881, après avoir achevé la rédaction de sa pièce Un ennemi du peuple. Thomas Ostermeier, qui la met en scène aujourd'hui, n'entend pas privilégier l'un ou l'autre de ces qualificatifs. Il tient au contraire à faire entendre cette œuvre dans la plénitude de ses possibilités, ce texte qui interroge sans complaisance les ressorts du capitalisme et le poids écrasant de l'argent au sein de nos sociétés libérales. À travers le combat du docteur Stockmann, qui lutte contre des intérêts économiques multiples pour faire éclater la vérité sur la pollution dont est victime l'eau de sa station thermale, c'est la question de la démocratie qui habite toute la pièce. Seul contre tous – contre les politiques, les journalistes, les commerçants –, il devient cet « ennemi du peuple », pourchassé et honni. Grand défenseur de la liberté individuelle, Ibsen avait une opinion tranchée sur le pouvoir de la majorité: un pouvoir à combattre puisque « la majorité n'a jamais raison ». Un avis qui pourrait laisser à penser qu'il portait un regard assez négatif sur la démocratie. Mais pour Thomas Ostermeier, il faut absolument distinguer la vraie démocratie de la fausse, qui se pratique dans les pays à économie libérale. Il lui paraît aujourd'hui urgent d'attirer l'attention des spectateurs sur un glissement possible et très dangereux de l'un vers l'autre, glissement qui pourrait ouvrir grandes les portes vers un système politique dictatorial à l'instar du système économique qui s'est répandu sur notre planète.

À travers l'histoire du docteur Stockmann, c'est aussi une réflexion sur la radicalité des choix de vie que propose Ibsen, signalant l'ambiguïté d'un choix qui se veut absolu au risque d'un isolement total, et donc d'un échec du combat mené. L'héroïsme est-il sublime ou devient-il absurde? Une fois encore, c'est un théâtre de questionnements que proposent Thomas Ostermeier et sa troupe. Un théâtre de l'engagement, un théâtre de résistance.

Jean-François Perrier

Le théâtre, l'endroit où poser des questions

Quelles sont les grandes œuvres théâtrales qui ont su représenter la crise?

Thomas Ostermeier: Shakespeare a écrit au moment où le règne de la reine Elizabeth était en crise. La glorieuse cour britannique avait produit tant de dettes qu'elle mettait la Grande-Bretagne en grande difficulté économique et donc politique. Toute l'écriture de Shakespeare est la dramaturgie d'une société en crise. Comment sauver un royaume décadent, se demande-t-il notamment dans Mesure pour mesure? La réponse de Shakespeare à la crise est connue: c'est le roi sage, le monarque qui pacifie. Henrik Ibsen (1828-1906) a commencé à écrire au moment où la bourgeoisie était en face des premiers échecs du capitalisme de son temps. Car le temps du partage des profits obtenus grâce à la révolution des modes de production ou à la colonisation fut suivi d'un moment de déflagration. Impossible d'oublier Bertolt Brecht (1898-1956), bien sûr. Mais je considère que Brecht a voulu donner trop de réponses et poser trop peu de questions. Or, selon moi, le théâtre n'est pas l'endroit où l'on apporte des réponses, mais la scène où s'exposent les questions.

Quelles questions politiques souhaitez-vous poser dans votre théâtre en général et dans Un ennemi du peuple en particulier?

Celles de notre génération. Celles des jeunes gens de 30 ou 40 ans des grandes villes européennes. Cette génération qui a le cœur à gauche et le portefeuille à droite, qui veut changer le monde sans avoir les mains sales, sans se confronter au pouvoir, par exemple.

Le héros d'Un ennemi du peuple, le docteur Stockmann, qui lutte seul contre tous pour faire éclater le scandale de la pollution d'une station thermale, fait preuve d'un grand courage mais aussi d'une grande naïveté. Tout comme les jeunes Berlinoises végétariennes, qui déambulent à vélo et mangent bio, mais qui se heurtent au mur du pouvoir, du travail, de la responsabilité.

Pourquoi y introduisez-vous des extraits de L'Insurrection qui vient (La Fabrique, 2007), écrit par le Comité invisible, et dont le succès est retentissant, notamment en Allemagne ?

Parce que la colère y est forte et la pensée particulièrement puissante. L'Insurrection qui vient montre comment le « moi » triomphant et le retour à la famille sont des bulles qui nous protègent de la vision d'une civilisation en ruine. « L'économie n'est pas en crise, l'économie, c'est la crise », y est-il écrit. C'est de surcroît un texte assez théâtral, qui montre les limites de la démocratie et la tyrannie de la majorité. Mais son anti-modernisme, comme le recours à une rhétorique parfois proche de celle de Carl Schmitt ou d'Ernst Jünger, m'interroge. J'ai tenté de montrer son ambiguïté profonde, sans céder à la pénible habitude de renvoyer toute pensée radicale au fascisme.

A quelle esthétique faut-il recourir pour décrire la crise que nous vivons ?

Sur ce point, je n'ai aucune certitude. Sur le plateau, j'utilise la forme de la narration, je suis fidèle au récit, même si je transpose toujours les œuvres mises en scène dans des univers contemporains. D'autres choisissent des formes fragmentées et déconstruites. Chacune de ces esthétiques comporte des avantages et des inconvénients. Je m'expose au didactisme et les autres à une certaine froideur désenchantée.

Le post-dramatique, cette esthétique éclatée, fragmentée, était un écho de la période dominée par l'idée de la fin de l'Histoire, de l'épuisement du rêve révolutionnaire. Avec la crise, les camps politiques deviennent plus marqués. Il y a un retour des luttes et des contradictions sociales. Il me semble possible d'opérer une sorte de restauration de la représentation: réinvestir les récits, les caractères, les personnages et les héros auxquels on peut s'identifier.

Propos recueillis par **Nicolas Truong** Le Monde, 20 juillet 2012

Thomas Ostermeier et l'œuvre de Ibsen

Depuis 2002, vous avez monté Nora, d'après Maison de poupée, Solness le constructeur, Hedda Gabler, John Gabriel Borkman, avant de travailler sur Un ennemi du peuple pour l'édition 2012 du Festival d'Avignon. Pourquoi creuser ainsi l'œuvre dramatique de Henrik Ibsen ?

Thomas Ostermeier : Avec le recul, je m'aperçois qu'aujourd'hui, je travaille vraiment au cœur de ce qui m'intéresse dans l'œuvre d'Ibsen, c'est-à-dire l'analyse politique et sociale du monde qui l'entourait. Je me sens moins intéressé par les thèmes psychologiques, par les questions sur le couple ou la famille. Avec Un ennemi du peuple, Ibsen pose la question essentielle de savoir si la vérité peut exister dans une société bourgeoise. C'est, pour moi, une interrogation fondamentale aujourd'hui, alors que nous sommes soumis à la dictature du marché. Comment peut-on faire pour mettre la raison plutôt que le profit au cœur de nos existences ? C'est un sujet que j'ai déjà abordé en mettant en scène Mesure pour Mesure de Shakespeare. À cela, il faut ajouter deux autres questions : celle de la radicalité de la pensée et des choix de vie, et celle de la possibilité ou de l'impossibilité d'une véritable démocratie dans un système capitaliste où le libéralisme sauvage écrase tout.

Ne craignez-vous pas une certaine forme de répétition en travaillant aussi régulièrement sur le même auteur ?

Jusqu'à une conversation avec un de mes anciens professeurs de l'École supérieure d'Art Dramatique Ernst Busch, où j'ai fait mes études à Berlin, j'ai eu peur de me répéter. Mais il m'a justement fait remarquer que certains pianistes de renom travaillent sur Bach ou sur Stravinsky toute leur vie, parce que c'est leur territoire de prédilection et qu'ils ont le sentiment de toujours progresser dans la connaissance et la transmission des œuvres de ces artistes. Je suis convaincu qu'il avait raison et c'est pour cela que je continue à m'intéresser à Ibsen. D'ailleurs, ce travail se poursuivra : après Un ennemi du peuple, je travaillerai sur Les Revenants.

Déplacez-vous la pièce dans le temps et dans l'espace ?

Comme toujours, mais sans déterminer vraiment l'époque et le lieu. On sera sans doute dans une petite ville près de Berlin, mais ce pourrait être n'importe quelle petite ville n'importe où dans le monde, à condition que ce soit dans un pays soumis au capitalisme libéral.

Ibsen hésitait à donner un sous-titre à sa pièce, comédie ou tragédie ? Qu'en pensez-vous ?

C'est une ambiguïté qui m'intéresse vraiment dans la pièce, parce qu'elle vient du fait qu'Ibsen ne prend pas vraiment le parti du docteur Stockmann. Il n'en fait pas un héros totalement positif, mais le présente comme un homme qui peut se tromper, qui commet des fautes, qui peut être d'une radicalité totale et donc, parfois, apparaître comme une caricature, ce qui peut le rendre comique. Il ressemble à des hommes politiques que j'ai pu fréquenter, imbus de leurs certitudes et en même temps, profondément humains une fois sortis de leur statut public.

C'est Eleanor Marx, la fille de Karl Marx, qui a fait la première traduction de cette pièce...

Oui, mais il y a eu beaucoup d'autres traductions depuis, et nous allons sans doute nous inspirer de plusieurs de ces travaux.

Cela étant dit, il n'y a pas que la fille de Karl Marx qui, en Allemagne, s'est intéressée à cette pièce.

C'est une pièce qui questionne la valeur de la démocratie, c'est-à-dire du pouvoir du plus grand nombre ?

Exactement. Je crois qu'Ibsen se bat contre la fausse démocratie, celle qui est dominée par l'économie. Cela l'entraîne cependant vers des terrains proches de ceux de l'extrême droite et je considère cette dérive comme une vraie tragédie.

C'est justement cela que je voudrais faire comprendre aux spectateurs. Il y a un vrai danger dans ce glissement de la critique de la démocratie bourgeoise vers la critique de la démocratie tout court.

«La majorité n'a jamais raison, la minorité a toujours raison», écrit Ibsen. C'est très violent... C'est la situation dans laquelle se trouvent les personnages qui leur fait dire ça. C'est la situation économique, le capitalisme libéral qui génère ce genre de positions extrêmes. Bien sûr, je ne suis pas d'accord avec ce type de propos, mais je peux le comprendre. Dans la seconde partie de la pièce, il faut dire que le docteur Stockmann devient quelqu'un qu'on ne peut plus suivre dans sa pensée, dans ses choix, même si la problématique, le cœur du conflit, reste vrai. Je préfère une pièce qui provoque ce type de question à une pièce où tout le monde est dans un consensus mou. C'est assez facile d'être contre le capitalisme ultralibéral, d'être du bon côté, d'être humaniste. Moi, je préfère les confrontations, les questionnements et cette pièce oblige forcément à se questionner.

En France, nous connaissons actuellement plusieurs scandales pharmaceutiques, la vérité sur certains effets négatifs de médicaments ayant été dissimulée. En est-il de même en Allemagne?

En ce moment non, mais nous avons connu le même type d'affaires dans les années 1960-1970 avec le Contergan, l'équivalent de la Thalidomide, qui a eu des effets désastreux sur certains enfants nés de mères ayant pris ce médicament. Ici, nous avons plutôt des scandales écologiques, à cause notamment des usines d'incinération de déchets qui contaminent les sols.

C'est toujours le problème dans les sociétés fondées sur le profit: on refuse de réfléchir rationnellement et intelligemment, si les bénéfices et les emplois sont menacés. Je sais qu'en France, c'est aussi un grand sujet de préoccupation.

Dans toutes les pièces d'Ibsen, il y a toujours un traitement psychologique des personnages, qui sont mis en relation avec les sociétés dans lesquelles ils vivent. Ces deux aspects vous semblent-ils indispensables à traiter?

En ce moment, j'essaie de faire en sorte que l'on puisse reconnaître le milieu social et politique dans lequel se trouvent les personnages principaux, le docteur et son frère en particulier. Je veux que cela soit immédiatement identifiable et qu'ainsi, les spectateurs puissent faire le lien avec notre époque, avec les milieux intellectuels et créatifs, médecins, artistes, journalistes, empreints de bonne conscience, et les milieux politiques et économiques auxquels ils sont confrontés. Pour moi, la pièce parle d'un combat qui existe entre ces catégories sociales. Mais c'est un combat dissimulé, dont on ne se rend pas toujours compte. La découverte du docteur Stockmann est que le combat qu'il mène pour la vérité n'est pas essentiel pour d'autres individus, alors qu'il pensait que tout le monde allait être d'accord avec lui. On pourrait dire que c'est la même chose pour tous les gens travaillant dans des associations humanitaires, qui découvrent sur le terrain qu'ils ne pourront aider que quelques individus, alors qu'ils pensaient peut-être pouvoir changer le monde. Ma première préoccupation quand je monte cette pièce, c'est de montrer cette innocence qui traverse ou a traversé nos milieux intellectuels de gauche et qui, souvent, se perd dans le combat quotidien. Notre théâtre sera donc un théâtre sociologique, puisqu'il montrera comment les hommes de pouvoir se parlent, quand ils sont dans les antichambres du pouvoir. Mais il sera aussi psychologique, mettant en œuvre une psychologie du quotidien et non une psychologie de cris, de drames et d'hystérie.

On a parfois employé le mot de « fascisme » au sujet de cette pièce. Qu'en pensez-vous?

C'est un mot terrible qui, à mon avis, empêche toute discussion. Cela m'intéresse, bien sûr, mais je ne sais pas jusqu'où on peut aller, pour montrer comment un homme cassé, brisé par le système capitaliste et la fausse démocratie peut aller vers la négation de la vraie démocratie. Je ne veux pas qu'à la fin de la pièce, on donne raison à Stockmann, mais qu'on mette en question ce simulacre de démocratie, de façon très radicale.

Dans plusieurs interviews, vous avez déclaré qu'à vos débuts de metteur en scène, vous vous sentiez plus proche de Meyerhold que de Stanislavski. Est-ce toujours le cas ?

Cela dépend de quel Stanislavski on parle... Celui de Moscou ou celui utilisé par des disciples comme Lee Strasberg à l'Actor's studio. Celui de ses débuts ou celui d'après. Moi, je crois simplement que l'action sur le plateau doit créer l'émotion, et non l'inverse. Je suis fasciné par la vraie vie qui précède l'écriture des textes et je crois que c'est cette vraie vie qui doit se trouver sur scène. Cependant, il ne s'agit pas de copier la réalité de la vraie vie, mais d'avoir un jeu nourri par elle. Il faut à tout prix éviter les clichés qui circulent sur les personnages et leurs comportements.

En 2004, vous avez dit : « Parfois j'ai peur que la rage me quitte »... Et aujourd'hui ?

Je regarde ce que le monde est devenu : le triomphe du libéralisme, le succès de Poutine, le système Merkozy qui écrase la Grèce et l'Europe au profit unique des banques, l'Iran, la Syrie, la Palestine et Israël, la situation des inégalités en Allemagne où 20% des enfants vivent en dessous du seuil de pauvreté à Berlin... Il y a encore de quoi avoir la rage, mais cette rage est sans doute plus calme, à cause de l'âge et de l'écoute plus grande que je manifeste aux gens qui m'entourent. Je reste donc un rageur, mais « rassuré » sur lui-même...

Propos recueillis par **Jean-François Perrier** pour le Festival d'Avignon 2012

Henrik Ibsen (1828-1906)

Il est l'un des plus grands dramaturges européens du XX^e siècle. Né dans un petit port du sud de la Norvège, il grandit au milieu de conflits familiaux qui traverseront son œuvre en filigrane. Au moment des révolutions de 1848, il publie des poèmes dédiés aux peuples asservis et quitte le laboratoire où il exerçait comme apothicaire. Puis il publie Catilina, drame historique, et devient instructeur au théâtre de Bergen. En 1864, il quitte la Norvège et voyage en Italie, en Allemagne et en Autriche. C'est à Rome qu'il écrira Brand, 1866, poème épique, suivi de Peer Gynt en 1867, son contrepoint ironique.

Au cours de ses pérégrinations à l'étranger, il s'imprègne des mouvements philosophiques et artistiques émergents qui marqueront un tournant dans son œuvre.

Avec le drame social Une maison de poupée, publié en 1879, Ibsen obtient un succès international, tandis que l'accueil deux ans plus tard des Revenants sera mitigé en raison des sujets jugés scabreux qu'aborde l'œuvre. Parmi ses pièces les plus célèbres, citons Un ennemi du peuple, Le Canard sauvage, Rosmersholm, La Dame de la mer, Hedda Gabler, John Gabriel Borkman...

Thomas Ostermeier

Metteur en scène allemand, né en 1968. Il a été assistant à la mise en scène et comédien pour le Berliner Ensemble auprès de Manfred Karge et, de 1996 à 1999, metteur en scène et directeur artistique de la Baracke au Deutsches Theater, Berlin.

Depuis septembre 1999, il est membre de la direction artistique de la Schaubühne à Berlin. En 2004, il est artiste associé au Festival d'Avignon où il présente une mise en scène de Woyzeck de Georg Büchner. Récemment, il a monté Démons de Lars Norén, Othello, Hamlet et Mesure pour mesure de William Shakespeare. Il a déjà mis en scène plusieurs pièces de Henrik Ibsen, notamment Nora (Une maison de poupée), Prix Nestroy en 2003, et John Gabriel Borkman, qui a reçu le Prix du meilleur spectacle étranger du Syndicat de la critique.

Son travail de création a été distingué par les plus grands prix étrangers : il a été nommé Officier des Arts et des Lettres par le Ministère de la Culture français en 2010 et a reçu le Lion d'Or de la Biennale de Venise en 2011 pour son œuvre.

Informations pratiques

Le TNP

8 Place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex
04 78 03 30 30 / www.tnp-villeurbanne.com

Calendrier des représentations

Janvier: mardi 29, mercredi 30, jeudi 31, à **20 h 00**

Février: vendredi 1^{er}, samedi 2, à **20 h 00**

Location ouverte. Prix des places : **24 €** plein tarif; **18 €** tarif option abonné et tarif groupe (8 personnes minimum); **13 €** tarif réduit (- de 26 ans, étudiants, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de la CMU, professionnels du spectacle).

Renseignements et location **04 78 03 30 00** et www.tnp-villeurbanne.com

Accès au TNP

Métro: ligne A, arrêt Gratte-Ciel. Bus: C3, arrêt Paul-Verlaine;
Bus ligne C26 et 69, arrêt Mairie de Villeurbanne.

Voiture: prendre le cours Émile-Zola jusqu'aux Gratte-Ciel, suivre la direction Hôtel de Ville.
Le TNP est en face de l'Hôtel de Ville.
Par le périphérique, sortie «Villeurbanne Cusset/Gratte-Ciel».

Une invitation au covoiturage

Dès septembre 2011, la voiture à plusieurs: des économies, plus de convivialité et moins de gaz d'échappement. Rendez-vous sur la plateforme web de covoiturage www.covoiturage-pour-sortir.fr, qui vous permettra de trouver conducteurs ou passagers.

Un projet initié avec le Grand Lyon, la Région Rhône-Alpes, l'Ademe et les structures culturelles du Grand Lyon.

Le parking Hôtel de Ville. En accord avec Lyon Parc Auto, nous proposons un tarif préférentiel pour nos spectateurs: forfait de 2,50 € pour 4 heures (au lieu de 1,30 € la 1^{re} heure puis 1,70 € de l'heure) que vous pourrez obtenir soit en même temps que la souscription à l'abonnement, soit à l'unité les soirs de spectacle.

Dans ce cas, les tickets seront à retirer à l'entracte ou en début et fin de spectacle.

Attention: le TNP n'est pas en mesure de rembourser les tickets oubliés ou égarés.

Renseignements au 04 78 03 30 00.